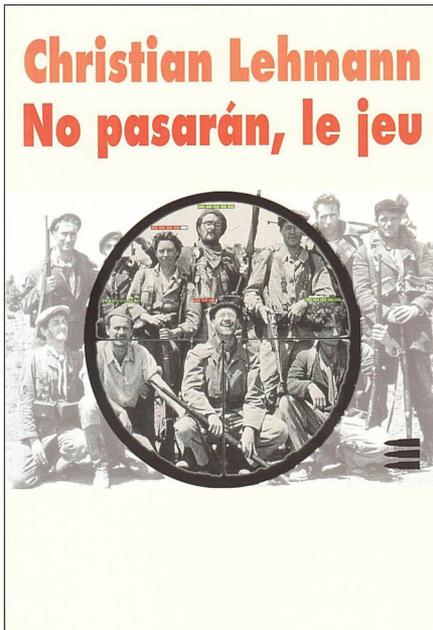


---

# La trilogie « No pasarán » : une si tragique actualité

*Entretien avec Christian Lehmann*



Édition grand format réunissant les deux premiers volets de la trilogie ; illustration de couverture d'après une photographie de Paul Chedlow tirée du film de Ken Loach, « Land and Freedom »

© L'école des loisirs, 2012

L'ÉCOLE DES LETTRES. — *Qu'est-ce qui a changé entre la France d'il y a dix-sept ans, quand vous écriviez le premier volet de No pasarán, et celle d'aujourd'hui ?*

CHRISTIAN LEHMANN. — Nous vivons un moment politique complexe, où des thèses qui semblaient sinon enterrées, du moins marginalisées depuis longtemps, reprennent force et vigueur, ce qui nous place dans une difficulté à évoquer les sujets abordés dans la trilogie *No pasarán*, notamment l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle, les guerres, le rapport à l'autre, et le fait que l'on est toujours l'étranger, le Juif ou l'Arabe de quelqu'un.

On nage en pleine confusion quand certains vont faire des querelles à Oradour-sur-Glane en s'imaginant être non pas des négationnistes mais des résistants !



Christian Lehmann © C.R.

Ce phénomène, je l'ai, hélas, pressenti il y a des années et incarné à travers le personnage d'Andreas dans la trilogie.

Il y a dix-sept ans, le premier volet de la trilogie, *No pasarán, le jeu*, amenait à se retrouver des enseignants désireux de faire accéder des jeunes à la lecture, mais aussi aux notions d'engagement individuel, de responsabilité morale, et des élèves munis d'un savoir que ne possédaient pas forcément leurs professeurs sur le fonctionnement des ordinateurs, les scènes cinématiques dans les jeux vidéo, etc.

Se sont donc produits autour de ce livre des échanges au cours desquels élèves et professeurs apportaient tous quelque chose. Certains enseignants m'ont même dit que ce roman était le premier qu'avaient lu quelques-uns de leurs élèves.

Pourtant, à l'époque, aux yeux de certains, le personnage d'Andreas, ce garçon portant un insigne nazi sur son blouson, soutenant des thèses d'extrême droite et faisant des blagues racistes, pouvait passer pour caricatural. La suite a hélas montré qu'il n'en était rien.

### « Nier la réalité des souffrances d'autrui ouvre la voie à la manipulation par les extrêmes »

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Aviez-vous, dès l'origine, le projet d'écrire une trilogie ?*

CHRISTIAN LEHMANN. – Non, initialement, je n'avais aucune intention d'écrire une suite à *No pasarán, le jeu*. Je n'avais pas envie de revenir sur ces personnages : je croyais avoir dit tout ce que j'avais à dire. J'étais loin de me douter qu'il s'agirait d'une trilogie et qu'elle m'emmènerait là où elle m'a entraîné.

C'est lors de la seconde guerre du Golfe, qui nous a été vendue comme un gigantesque jeu vidéo, qu'est survenu le déclic pour *Andreas, le retour*.

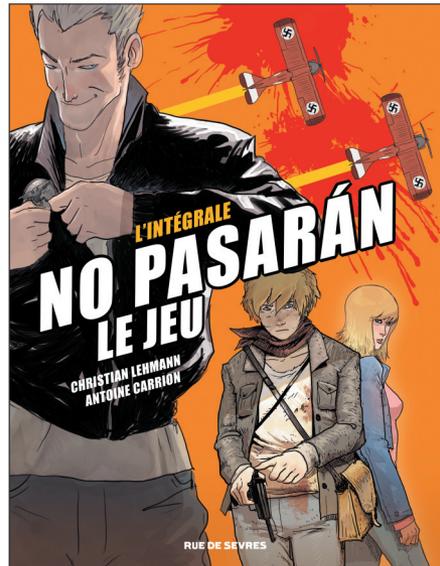
Dans ce second livre, je voulais, tout en retrouvant mes personnages, questionner la manière dont ont été traités les Arabes non seulement à travers la guerre d'Irak, mais aussi, par exemple, à travers ce jeu vidéo que je décriais au début du roman et qui existe vraiment ! Il s'agit de *Soldier of Fortune*, dans lequel le joueur incarne

un mercenaire : dans le premier niveau, si un seul otage américain perd la vie, le jeu s'arrête immédiatement, mais ensuite, à Bagdad, lors d'une fusillade avec les « méchants », si une passante irakienne prend une balle en pleine tête en traversant la rue, le jeu poursuit son déroulement sans heurt, ni même sans que cette mort innocente soit comptabilisée. Morale de ce jeu : la vie d'un Occidental a de la valeur – pas celle d'une femme arabe.

Analyser ce jeu vidéo pendant la guerre d'Irak, alors que l'on parlait de « frappes chirurgicales », de « dommages collatéraux », fut pour moi l'élément déclencheur : je me suis demandé ce que pouvaient bien ressentir les jeunes d'origine maghrébine qui y jouaient.

C'est ce que je me suis efforcé de cerner dans *Andreas, le retour*. À plusieurs reprises, on y voit Khaled, Samir et Anissa regarder Al-Jazeera à la télévision. Bien sûr, ils sont influencés, voire manipulés par les discours lénifiants sur les martyrs qui, après leur mort, se verront offrir des vierges, etc. Pourtant, la douleur qu'ils voient à l'écran est une douleur véritable, les humiliations auxquelles ils assistent sont réelles.

Comment faire pour que la souffrance et le désarroi de jeunes qui se sentent discriminés du fait de leur origine ethnique ou de leur position sociale ne soient pas instrumentalisés par les fondamentalistes violents ou



La BD «No pasarán, le jeu. L'intégrale»  
© Lehmann, Carrion / Rue de Sèvres, 2014

par l'extrême droite contre ce qu'on connaît les Juifs ? Comment éviter qu'une partie de l'extrême droite, sous le couvert d'une théorie du complot, ne tende une main «secourable» à ces jeunes dont certains se sentent oubliés de tous et méprisés ?

On a ainsi vu, pendant les manifestations contre le « mariage pour tous », l'étrange collusion entre l'équipe Soral-Dieudonné et Farida Belghoul, et l'instrumentalisation de parents de familles musulmanes, amenés à retirer leurs enfants de l'école au nom d'une morale supérieure, pour les préserver de la théorie du genre, une perversion fantasmée prétendument orchestrée par l'école républicaine.

C'est, entre autres, le fait de nier la réalité des souffrances d'autrui qui

ouvre la voie à la manipulation par ces extrêmes. En passant sous silence certains crimes, parce qu'ils ne nous touchent pas vraiment, ou de si loin, nous faisons le lit de tous les extrémismes. Résultat, chose impensable il y a quinze ans, certains professeurs ont du mal à évoquer la Shoah dans leur classe, leurs élèves les accusent d'être les porte-parole d'un discours dominant, se disent victimes d'un « complot juif », etc.

Si l'on nie les problèmes que vivent les gens au Moyen-Orient, si l'on passe sous silence les souffrances du peuple palestinien, par exemple, on génère chez une population scolaire qui comprend beaucoup d'élèves issus de l'immigration un désaveu, une défiance face à des choses aussi basiques, sur le plan humaniste, que l'enseignement des génocides du XX<sup>e</sup> siècle.

**L'ÉCOLE DES LETTRES.** – *Les adolescents d'aujourd'hui seraient-ils plus perméables aux thèses racistes que ceux des années 1995 ?*

**CHRISTIAN LEHMANN.** – Non, mais certains événements qui sont gravés dans la mémoire historique des personnes d'un certain âge ne le sont pas dans celle des plus jeunes.

Dans *No pasarán, endgame*, dernier volet de la trilogie, je décortique la manière dont un parti d'extrême droite, Patrie et Renouveau, se « dédramatise » au moment où l'ancien chef passe le flambeau à sa propre

filie, qui se débarrasse de certains de ses anciens cadres trop voyants ou leur demande de « faire le ménage » dans leurs rangs...

Et puis Internet a changé la donne : nous avons désormais accès à des contenus venant de gens qui, jusqu'alors, vivaient dans une relative pénombre. En effet, dans les années 1995, les thèses d'un Dieudonné ou d'un Soral étaient inaudibles, et si Faurisson publiait à la Vieille Taupe, le réseau de diffusion de cet éditeur négationniste restait confidentiel.

D'autre part, on a assisté, dans le même temps, à une instrumentalisa-



« *No Pasarán, endgame* », dernier volet de la trilogie, grand format ; ill. de couverture d'après une photographie de René Zuber, « Barricade rue de la Huchette » © L'école des loisirs, 2012

tion du combat anti-raciste à des fins purement politiciennes, et ceci a notamment provoqué la méfiance du public vis-à-vis des médias traditionnels.

Voilà comment certains professeurs d'histoire se trouvent aujourd'hui confrontés à des élèves qui refusent d'entendre parler de la Shoah. De ce point de vue, oui, les choses ont changé : il fut un temps où personne n'aurait pensé cela, puis un temps où certains l'auraient pensé sans oser le dire ; aujourd'hui, on ose !

Or l'extrême droite exploite cela, elle attise et utilise à son profit les haines des uns et des autres.

### « La Shoah est un génocide juif, mais c'est aussi un crime contre notre humanité à tous »

Il nous faut donc repenser notre manière d'évoquer ces événements, qui ne doivent pas disparaître de notre mémoire historique.

La Shoah est un génocide juif, mais c'est aussi un crime contre notre humanité à tous. C'est ce que j'essaie de faire toucher du doigt aux jeunes, quelles que soient leurs origines : le génocide juif a existé et, en tant que



« No pasarán, le jeu. L'intégrale », page 16  
© Lehmann, Carrion / Rue de Sèvres, 2014

crime contre l'humanité, il est un crime contre *notre* humanité.

À la fin de *No pasarán, endgame*, Anissa pénètre à la suite de Thierry dans le mémorial de la Shoah. Il la retrouve en arrêt devant une machine à broyer les os. Ce qui est questionné à ce moment-là, c'est son humanité à elle. Ce que je défends, c'est l'humanisme, le fait de voir avant tout en l'autre un être humain.

### Reconnaître l'humanité des protagonistes

Si, en tant qu'écrivain, je ne reconnais pas la profonde humanité des hommes et des femmes que je décris, même si leurs choix me répugnent, je ne peux pas faire œuvre de littérature. Le roman amène à confronter, de l'intérieur de chaque personnage, la

multiplicité des points de vue. Celui qui dénonce certains de ses personnages, les ridiculise, ne fait pas de la littérature mais de la propagande.

Ainsi, dans *No pasarán, le jeu*, Elena, qui vient de Serbie, a totalement intégré le discours de Milosevic, elle se dispute d'ailleurs avec Éric à ce sujet. Il n'empêche. Même si elle se trompe, même s'il faudra que le jeu lui ouvre les yeux en lui montrant ce qu'est la chasse aux musulmans bosniaques, même si elle est victime, comme nous le sommes tous, de la propagande de son pays, ce n'est pas parce qu'elle se trouve dans le «mauvais» camp qu'elle est elle-même mauvaise et qu'elle ne pose pas de bonnes questions sur la morale à géométrie variable des Occidentaux, prompts, par exemple, à bombarder des populations civiles lorsque leurs intérêts géopolitiques sont en jeu.

De la même manière, Samir a beau lentement dériver vers le terrorisme, ce contre quoi il se révolte au départ, c'est la déshumanisation de ceux qu'il considère comme ses frères. Que cela masque, pour lui-même, sa propension à la violence et la domination physique qu'il inflige à sa sœur est un point clé des deux derniers livres. Samir rationalise sa violence, tandis qu'Anissa, peu à peu, questionne son propre endoctrinement.

Quant à Andreas, il n'est pas juste un vilain nazi: c'est un garçon qui a un parcours personnel de violences familiales, à qui l'on a inculqué le seul

respect de la force. Il a aussi un problème psychologique grave, son manque d'empathie, son incapacité à se lier à l'autre, alors que son parcours, progressivement, le fait glisser vers l'horreur. La différence entre Andreas, Samir et les autres personnages de la trilogie, c'est leur inaptitude à créer un lien d'affection ou d'humanité. Les autres sont plus fragiles qu'eux, mus par leurs émotions, mus par leur humanité. C'est à la fois ce qui fait leur faiblesse et leur force parce que, eux, ils ne sont jamais seuls.

### **«Des outils qui permettent de questionner notre humanité commune»**

En écrivant ces romans, je n'ai pas voulu créer des outils pédagogiques, mais de la littérature. Cela dit, ils sont aussi des outils qui permettent de questionner notre humanité commune. Ils offrent la possibilité aux élèves, aux professeurs, aux bibliothécaires, aux documentalistes, de considérer individuellement chaque personnage et d'analyser ses actes sans le ridiculiser. Ce qui m'importe, c'est que le lecteur, jeune ou moins jeune, qui découvre ces livres puisse, quelle que soit son origine, s'identifier à ces personnages sans avoir l'impression que je lui assène une leçon «politiquement correcte». Qu'il ou elle se définisse sans que je lui impose ce qu'il doit penser.

On ne doit pas désespérer de l'humain, on ne doit pas désespérer des jeunes. J'utilise parfois dans les classes l'image du poulailler, un poulailler dans lequel il y aurait des poules blanches, des poules noires, des poules brunes, toutes occupées à se battre et à se prétendre supérieures les unes aux autres. Alors je demande aux élèves : « À votre avis, toutes ces poules, où vont-elles finir ? À la casserole, bien sûr. » Au lieu de voir leur commune mortalité, elles ne s'occupent que de hiérarchiser entre elles quelque chose qui ne va leur causer que de la souffrance.

Martin Luther King disait : « Nous devons apprendre à vivre ensemble comme des frères, sinon nous allons mourir tous ensemble comme des idiots. » On m'a parfois demandé, en classe, si j'étais juif, le genre de question que je n'ai jamais entendu à l'époque où j'étais moi-même au collège ou au lycée. Non, je ne suis pas juif, mais surtout... la question n'est pas là. L'humanité, l'empathie, c'est de pouvoir être ému en apprenant ce qui s'est passé de 1940 à 1944, sans qu'il soit besoin d'être juif, et, en même temps, de

pouvoir aussi entendre la souffrance et les humiliations du peuple palestinien, par exemple, sans être arabe...

À la fin d'*Andreas, le retour*, le discours de haine et de mépris du commissaire Pelletier contre les Juifs pendant la rafle du Vél d'Hiv, en juillet 1942, est le pendant de celui que tiendront Andreas et son père, des années plus tard, contre les Arabes. Car, à force de détester tout le monde, l'extrême droite s'est pris les pieds dans le tapis. Elle a changé d'ennemi, l'Arabe a remplacé le Juif, au prix d'un tête-à-queue interne énorme qui voit s'affronter la vieille garde et les nouveaux venus « dédiables », ce que je me suis efforcé de décrypter dans *No pasarán, endgame*. Mais ce qui motive avant tout ces gens-là, c'est la haine de celui qui est considéré comme l'étranger, quel qu'il soit.

Et si l'on n'y prend pas garde, si l'on commence à catégoriser l'autre comme étant juif, arabe ou blanc, si l'on ne voit pas d'abord notre collective humanité, nous risquerons toujours de devenir les victimes de ceux qui propagent la haine.



« No pasarán, le jeu. L'intégrale », page 62 © Lehmann, Carrion / Rue de Sèvres, 2014